

LE CHATEAU DE GRIGNOLS

(Suite et fin)

Ces forteresses féodales, toutes conçues pour la défense militaire, étaient assurément peu commodes, peu agréables à habiter, sombres et ne prenant aucun jour sur l'extérieur, vers lequel elles ne présentaient que des murs démunis de toute ouverture, de manière à empêcher l'escalade.

Dans les dernières années du xv^e siècle, ou les premières années du xvi^e, dans une période limitée de 1495 à 1505, Jean de Talleyrand, gentilhomme d'honneur de la Reine Anne de Bretagne, grand seigneur en Périgord, résolut de moderniser la vieille forteresse de ses pères. En vue sans doute de conserver à la place le plus possible de sa valeur militaire, le maître d'œuvre décida de ne rien toucher aux courtines extérieures vers la colline. Mais dans l'ancienne enceinte, il inscrivit au sud et au nord, de chaque côté de la cour intérieure, deux rectangles à peu près réguliers, destinés à former comme deux petits châteaux distincts et isolés, munis chacun de leur escalier à vis de 2^m de rayon, reliés entre eux seulement par les anciens bâtiments des xiii^e et xiv^e siècle, formant la façade ouest de la seconde enceinte. Chacun de ces deux châteaux présentait des salles spacieuses, de vastes dimensions, bien éclairées de baies à meneaux donnant sur l'extérieur, munies de vastes et hautes cheminées soigneusement moulurées.

Nous croirions volontiers que le plus ancien de ces châteaux est celui du sud. L'ornementation est sobre, se limitant aux moulures de la porte d'entrée et des cheminées. L'escalier à vis est logé dans une tour hexagonale en saillie qui dessert les deux étages, le chemin de ronde sur les remparts et les combles. La porte d'entrée de cette tour était décorée d'une accolade richement moulurée et fleuronée, flanquée de ses pinacles. Il n'en existait en 1902 que d'informes vestiges, ce qui en a nécessité la restauration complète, au cours de

laquelle l'ancien tracé a été suivi pierre à pierre, en sorte qu'à peu de choses près, on peut affirmer que la restauration reproduit l'ancienne porte.

Chaque étage comprenait deux vastes pièces de 8 mètres sur 7^m20, communiquant entre elles au moyen d'une porte dans l'angle sud-est de la première salle. L'inscription du parallélogramme dans l'ancienne construction irrégulière laisse un recoin à l'ouest, qui fut utilisé à l'usage de latrines.

Les cheminées de chaque pièce aux deux étages étaient adossées et exactement semblables l'une à l'autre, mais différentes à chaque étage. À remarquer celles du 2^m étage dont les colonnes accusent nettement le voisinage de la Renaissance.

Le second château, au nord de la cour intérieure, que nous appellerons le pavillon Louis XII, est de beaucoup le plus intéressant. Son plan est aussi sensiblement rectangulaire avec un angle rentrant au sud. Il était desservi par un large escalier à vis qui, loin d'être logé dans une tour extérieure, comme le précédent, était engagé dans la masse de la construction. C'est déjà là un procédé qui s'éloigne définitivement des traditions gothiques en vigueur pendant tout le xv^e siècle. Cet escalier desservait deux étages d'appartements, comportant trois salles au premier étage, deux au deuxième, plus les combles. Formé de larges dalles de pierres dures, sa course était adoucie au point que, prétend-on, un cavalier monté en pouvait facilement gravir les degrés.

L'une des salles ainsi desservies, au 1^{er} étage, était la grande salle du château, destinée à la fois aux réceptions et aux festins, ayant 12 mètres de long sur 3 mètres de large et dont la hauteur englobait celle de deux étages des salles voisines. Un passe-plat était établi dans le mur entre cette vaste salle et la pièce à l'est qui devait servir de cuisine. Une grande fenêtre à double meneau l'éclairait vers Bruc et une autre fenêtre, plus petite, vers Neuvic. De ces deux fenêtres, la vue était large et riante sur la vallée du Vern.

Le sous-sol de ce pavillon fut muni de trois meurtrières ou canonnières permettant, au moyen de coulevrines, de

barrer l'entrée sur le fossé entre les murs du château et la deuxième enceinte.

Ce qui fait le caractère particulier et le charme de ce pavillon, c'est sa décoration sculpturale très soignée et presque recherchée. Cette décoration est très curieuse et mérite une étude attentive.

Elle est caractérisée par l'emploi simultané du tronc d'arbre ébranché, qualifié de « bâton écoté », avec accompagnement de grosses roses et de boutons de roses, le tout relevant une mouluration nettement gothique.

Voyons d'abord la façade sur cour intérieure, où la décoration a été semée à profusion. La porte, ornée d'une riche accolade, avait deux pieds-droits munis d'une forte moulure ronde avec bâtons écotés et se terminant en pinacles avec crochets. L'accolade, ornée de choux, s'épanouissait en fleuron. Dans les vides laissés entre le fleuron et les pinacles, existaient deux écussons qui devaient porter les armes de Jean de Talleyrand et de sa femme, Marguerite de Turenne. Tout cela a été martelé à l'époque révolutionnaire, en sorte qu'il ne reste plus que des traces des écussons, des fleurons, des choux et des pinacles. L'état de parfaite conservation des moulures du linteau et de l'accolade fait regretter davantage que l'homme, plus destructeur que le temps, ait assouvi sa rage sur des pierres si soigneusement décorées.

Au dessus de l'axe de la porte, une petite fenêtre sans meneau éclaire l'escalier et a son linteau orné de trois roses, et, au dessus, de deux rosaces gothiques présentant des ornements géométriques gravés en creux dans la pierre. Les pieds-droits étaient ornés de deux petits écussons, qui ont été eux aussi martelés, et de bases gothiques compliquées et soigneusement fouillées. Une large pierre d'appui, ornée de quatre roses et de cinq boutons de roses, formait cadre au dessus de la décoration de la porte d'entrée.

Enfin, à l'étage supérieur, une fenêtre à simple meneau transversal est décorée d'une profusion de roses que leur hauteur a sauvées du marteau destructeur. On n'en compte pas moins de neuf, semées sur les pieds-droits ou le linteau, plus trois sur la pierre d'appui.



GRIGNOLS. — Fenêtre dans un cadre de roses.

Une autre fenêtre latérale au premier étage d'une partie en retour, aux moulures finement traitées, a aussi son appui, décoré de deux roses et de trois boutons de roses.

Telle est cette façade dont l'ensemble formait une ornementation riche et soignée, bien qu'empreinte d'un peu de surcharge et de recherche.

A l'intérieur, la même décoration se poursuit au moyen des mêmes ornements :

Trois portes qui, de l'escalier, donnaient accès aux appartements, sont également décorées de riches moulures, dont la plus grosse, formant encadrement sans accolade, est ornée de bâtons écotés. Il en est ainsi de celle donnant dans la pièce au nord, à l'usage probablement de cuisine. Vers l'ouest, deux portes géminées donnant accès, l'une dans la grande salle, l'autre dans une pièce à gauche, sont semblablement moulurées, mais avec une seule moulure à bâton écoté, qui s'épanouit en deux branches, pour former ensuite l'encadrement de chacune des deux portes. Un petit arc, bandé dans l'angle et supportant les marches de l'escalier, porte sur son intrados trois roses et un bouton de rose. On sent dans toute cette décoration l'aisance du sculpteur, qui adapte sa décoration au gré de sa fantaisie et aux besoins de la décoration, et se joue sans effort et sans peine des difficultés qu'il rencontre.

Le système de décoration trouve son complet épanouissement dans les cheminées de la cuisine et de la grande salle.

La première de ces cheminées présente des dimensions considérables. Son embrasure ne mesure pas moins de 4 mètres de largeur, 2^m10 de hauteur sous l'arc et 1^m20 de profondeur.

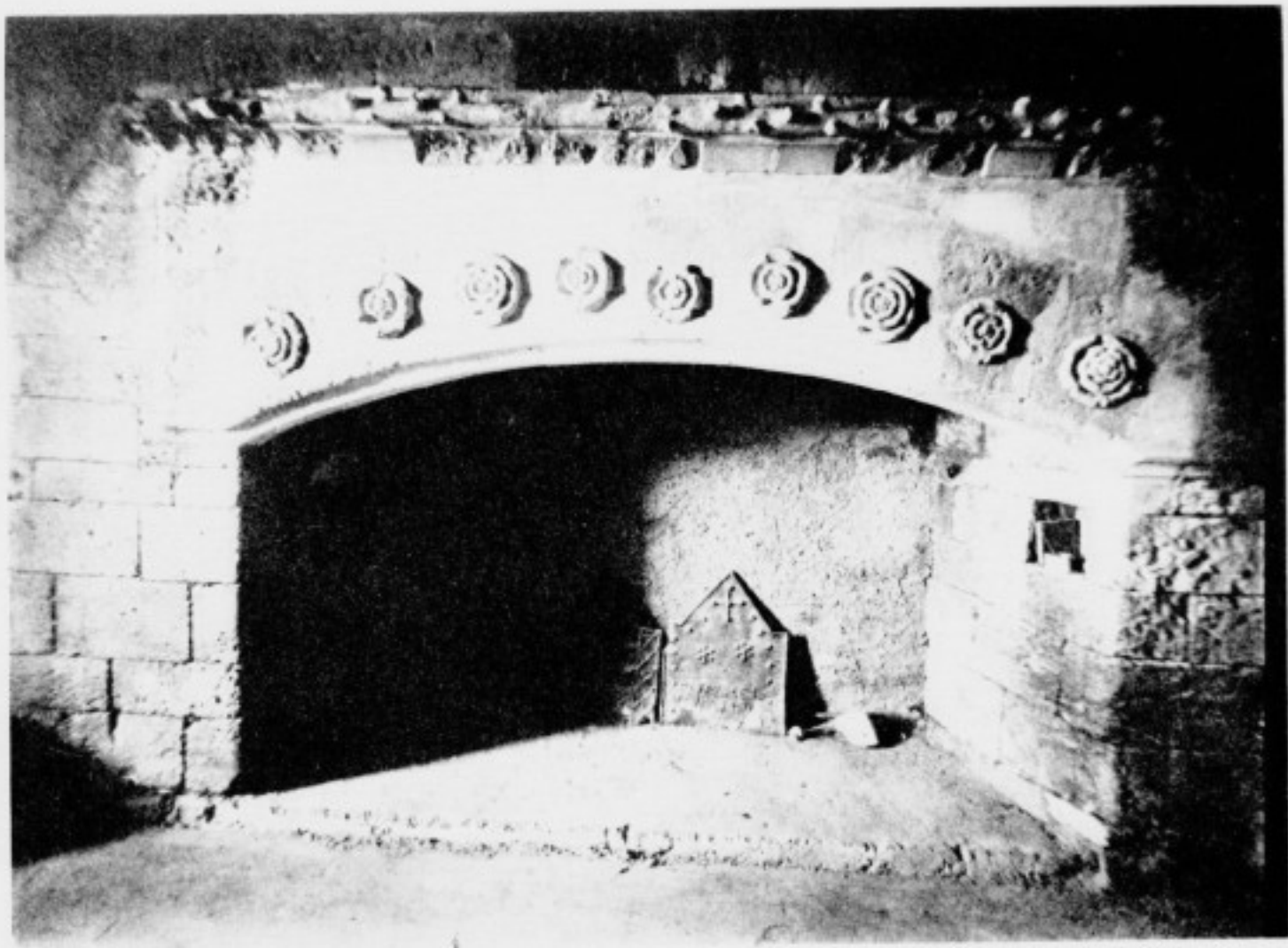
La salle étant longue de 11 mètres, mais étroite, la cheminée ne comporte aucun pilier, aucune moulure faisant saillie sur le nu du mur. Le manteau est formé d'un arc surbaissé saillant de 0^m08 au moyen d'une simple gorge et comprenant neuf claveaux; sur chacun des claveaux est sculptée une grosse rose de 0^m30 de diamètre. Certaines de ces roses sont à deux rangs de pétales, les autres à trois rangs, toutes

fortement galbées et nuancées, dénotant le ciseau habile d'un véritable artiste. Au dessus des claveaux ornés de roses, existe une frise horizontale et rectiligne, composée d'une gorge et d'un tore formant saillie de 0°30. Le tore est orné de bâtons écotés. Quant à la gorge, elle est semée de fleurs de lys et d'hermines de Bretagne.

L'arc de cette cheminée était démoli, et seules les extrémités du manteau et de la frise formant les sommiers de l'arc restaient en place. La plupart des claveaux et des pierres de la frise ont été retrouvés dans le sol inférieur, où ils étaient demeurés depuis l'effondrement du manteau. Elle vient d'être reconstituée pierre à pierre, en 1931, et nous la voyons aujourd'hui telle qu'elle était primitivement.

A quelle date faut-il attribuer l'effondrement de cette cheminée ? Garraud, dans son opuscule publié en 1868 (1), a écrit : « Dans la cuisine est une grande cheminée assez remarquable ornée de fleurs de lys ». Il semblerait donc qu'elle subsistât en 1868. Mais, quelques lignes plus haut, ce même auteur ne dit-il pas : « En pénétrant dans l'intérieur on trouve les grandes salles de réception, d'anciennes cheminées remontant à l'époque de la Renaissance, surmontées des armes de cette famille ; elles ont été détruites en 1793. Chaque dessus de porte, qui conduit d'une salle à l'autre, était orné de trophées guerriers ». Tout cela est contradictoire, et il est difficile de saisir si, lorsqu'il parle d'une cheminée ornée de fleurs de lys, Garraud décrit une cheminée subsistant en son entier, ou des vestiges d'une cheminée détruite dont, nous l'avons dit, les sommiers et les naissances de la frise étaient restés en place. D'autre part, il y a dans les dires de Garraud une belle part d'imagination ; les armes de famille surmontant les cheminées, où a-t-il pu les voir dans des cheminées détruites en 1793 ? Et les trophées guerriers surmontant les portes conduisant d'une salle à l'autre, où ont-ils pu exister, puisque tout d'abord il n'y a aucune porte de communication entre les

(1). *Antiquités perigourdines ou l'histoire... de Villambard et de Grignols*, Paris, Dumoulin ; in 8°.



GRIGNOLS. — Cheminée de la cuisine.

salles, toutes desservies par l'escalier ; qu'en outre, il ne subsiste aucune trace de trophées guerriers au dessus des portes d'entrée ; qu'enfin on ne conçoit pas de trophées guerriers dans une décoration exclusivement végétale et florale, bâtons écotés et roses.

Le sieur Cuménal, qui était demeuré fermier des ruines pendant toute sa vie et qui est mort en 1928, à l'âge de 85 ans, nous avait affirmé n'avoir jamais vu cette cheminée debout.

Ce qui est probable, c'est que la cheminée existait intacte lors de la Révolution, puisque toutes les fleurs de lys ont été soigneusement martelées, y compris celles des pierres de la frise, qui ont été retrouvées dans le sol. Ce ne peut être qu'en 1793 que ce martellement s'est produit et alors que les pierres se trouvaient encore en place. Les hermines de Bretagne, dont le sens échappait aux marteleurs de 1793, n'ont pas été touchées. La cheminée semble donc ne s'être effondrée qu'après la Révolution, seulement, dans la période s'étendant de 1793 à 1850, probablement sous la main de l'homme, et en vue de se procurer des matériaux.

Si nous nous sommes étendus sur la description de cette cheminée, c'est à raison de l'intérêt considérable qu'elle présente pour dater le pavillon qui nous occupe. La présence simultanée des fleurs de lys et des hermines de Bretagne constitue pour nous une preuve indiscutable de la construction par Jean de Talleyrand, gentilhomme d'honneur de la Reine Anne de Bretagne, vers l'année 1500, au plus tôt en 1491, date du mariage de Anne de Bretagne avec Charles VIII, au plus tard en 1514, date de la mort de la Reine Anne de Bretagne, mais très probablement vers 1500-1503, époque où Jean de Talleyrand était depuis quelques années déjà en faveur à la Cour. Et comme toute la décoration de ce pavillon est absolument homogène, nous voilà fixés avec certitude sur la période de construction de tout cet ensemble.

La cheminée de la grand'salle est également très remarquable et participe du même mode de décoration, mais dans la manière franchement gothique de la fin du xv^e siècle. De proportions moins vastes que la précédente, elle est pourtant

d'allure beaucoup plus monumentale. Deux forts pieds-droits forment saillie, car ici nulle gêne ne résultait de l'étroitesse de la salle. Ils sont creusés de moulures profondes, à pénétrations formant des jeux d'ombres et de lumières, et ornés de bases prismatiques très moulurées. Leur moulure extérieure de chaque côté consiste en troncs d'arbres écotés, qui, partant des bases, transpercent la mouluration horizontale, montant jusqu'au sommet de la cheminée et se terminant chacun par une grosse rose. A la hauteur du manteau en hotte, un branchage se détache de l'arbre et relie ensemble une série de grosses roses sculptées sur les claveaux. Une forte frise à bâtons écotés surmonte le manteau.

Bien qu'exposés aux intempéries depuis plusieurs centaines d'années, les deux pieds-droits subsistent intacts, presque tels qu'ils sortirent de la main du sculpteur, très abrités qu'ils sont des pluies d'ouest. Quant aux claveaux du manteau, ils ont disparu, à supposer qu'ils aient jamais existé, ce dont permet de douter l'absence de coupe dans la pierre. Il est possible que les claveaux en pierre fussent remplacés par des hourdis en bois ou en plâtre continuant la décoration.

A remarquer encore dans cette grande salle, la haute fenêtre à double meneau, donnant sur le vallon, vers Bruc. Sa face extérieure est ornée de très délicates moulures, finement refouillées, qui couraient sur les pieds-droits et se profilaient sur les meneaux. Mais, il n'y a là que du moulurage gothique, sans roses ni bâtons écotés.

Le système décoratif du pavillon que nous venons de décrire, caractérisé par l'emploi simultané des roses et des bâtons écotés, est tout à fait particulier. En 1826, dans ses *Antiquités de Vésone* (1), W. de Taillefer le qualifiait déjà de décoration curieuse. Assez fréquent à Cahors et dans tout le Quercy, on le retrouve à Périgueux, à l'hôtel Gamanson, rue de la Constitution; au château des Bories, sur la splendide cheminée du château de Bannes, près de

(1) t. II, p. 650.

Beaumont du Périgord, avec les hermines, mais sans roses et avec, en plus, des monogrammes ; au portail de l'église d'Issigeac, avec seulement les bâtons écotés plus gauchement traités ; à une chapelle latérale de l'église de Monpazier, avec des roses semées sur les claveaux de l'arc, mais sans bâtons écotés ; à Biron, ancienne maison au pied du château, porte d'entrée à moulures avec bâtons écotés ; au clocher des Jacobins de Belvès, avec des roses aux angles de la tour octogonale.

Nulle part, autant qu'à Grignols, il n'a été employé aussi systématiquement à un ensemble de construction ; nulle part il n'a été peut-être aussi librement et aussi largement traité, avec autant de grâce et de talent. Nulle part ailleurs qu'à Grignols on ne retrouve le bouton sur le point d'éclore, charmante trouvaille de l'artiste. Tous les édifices dans lesquels il a été employé peuvent être datés des environs de l'an 1500. Ce fut là une mode éphémère, mais qui, à raison de sa brève durée, n'en présente que plus d'intérêt.

Il est en effet très curieux de voir l'art gothique, qui avait au XIII^e siècle emprunté ses premiers motifs de décoration à l'ornementation végétale, mais qui peu à peu avait abouti à l'enchevêtrement des moulures, à la suppression des chapiteaux et à la complication maniérée des ornements, essayer, à la veille de sa disparition, de se rénovier dans un retour aux sources primitives de la décoration florale, dans une copie réaliste de la nature végétale avec ses troncs d'arbres, ses roses et ses boutons sur le point d'éclore. Cette formule nouvelle, pleine de fraîcheur, de jeunesse et de gaieté, sera de brève durée et disparaîtra rapidement devant les lignes droites, les pilastres, les frontons et les arabesques de la Renaissance de François 1^{er} (1).

Nous arrêtons ici cette étude. Le château de Grignols, tel qu'il nous est parvenu, présente, on le voit, tant au point de

(1) M. l'abbé Depeyre vient de publier dans le *Bulletin de la Société des Etudes du Lot*, 1931-1932, une importante étude sur l'École de décoration au moyen des roses et des bâtons écotés, sous le titre : *Essai sur une école de sculpture ornementale quercynoise*. Dans ce travail, le pavillon Louis XII du château de Grignols, est maintes fois cité.

vue de l'architecture militaire du XIII^e siècle, qu'au point de vue d'un système décoratif éphémère et local des toutes premières années du XVI^e siècle, un peu plus d'intérêt qu'on ne l'avait cru jusqu'à ce jour. Sans doute ses tours et ses courtines n'ont jamais atteint la svellesse et l'élégance des donjons de Bourdeilles, de Beynac ou de Commarque. Sans doute la mauvaise qualité de la pierre du pays n'a pas permis à ses ruines de nous parvenir dans un état de conservation semblable à celui de ces derniers châteaux-forts et a collaboré avec l'action destructrice des hommes. Mais, tel qu'il est, il nous permet de nous représenter suffisamment la vieille forteresse qui, au sortir des forêts d'entre Isle et Dordogne, tapie sur un éperon du vallon de Vern, défendait encore la vallée de l'Isle et protégeait Périgueux contre les attaques venues de l'ouest.

A. JOUANEL.
